

Françoise Wuilmart

Un vieux débat

Le traducteur littéraire est-il un créateur ? Autrement dit, l'est-il au même titre que l'auteur ? Que le peintre, ou le sculpteur ? Ou dans d'autres contextes : l'acteur qui joue Hamlet est-il aussi créatif que le fut Shakespeare, le chef d'orchestre que Beethoven, et pourquoi pas, le mannequin que Christian Dior ? Dans tous les cas, la relation est la même : d'un côté un artiste qui fait surgir quelque chose de rien, ou plus exactement des tréfonds de son moi : c'est le créateur au premier chef. De l'autre, un artiste aussi, qui transmet, véhicule, « fait passer » l'œuvre du premier sous une forme ou l'autre, et dont on attend qu'il la restitue « fidèlement ».*

C'est cette fidélité qui est le point crucial de toute transposition, on le sait, et elle a fait couler beaucoup d'encre. Jusqu'à ce que le problème soit posé clairement une bonne fois pour toutes par Georges Mounin : les « belles infidèles » sont-elles préférables aux fidèles laides ? Rappelons que chez Jean-René Ladmiral cela donnera d'une part le camp des « ciblistes », respectueux de la langue d'arrivée, et celui des « sourciers » ou défenseurs du calque.

Cela dit, rien n'est dit. Il faudrait nuancer ces polarisations outrancières, car finalement tout est une question de seuil à ne pas dépasser d'un côté comme de l'autre, jeu d'équilibre constant dont le respect seul fera qu'une traduction est bonne. Entre ces deux seuils, la fourchette est grande, et la position prise dépendra de nombreux paramètres, à commencer par les langues de départ et d'arrivée. N'est-il pas plus aisé de « calquer » en français un texte écrit dans une autre langue romane ? À l'inverse, un texte

(*) Ce texte a également paru dans *Répertoires*, Bulletin de la SACD, de la SGDL et de la SCAM-Belgique, n° 10, automne, 3e trimestre 1996, Bruxelles.

germanique ne doit-il pas être remanié de fond en comble pour pouvoir passer la rampe dans l'espace latin ? Sans aucun doute. Mais à tout cela vient s'ajouter un autre élément qui rejoint le problème soulevé plus haut : l'envergure du traducteur, et les limites qu'il se donne.

En quoi consiste donc la tâche du traducteur, *Die Aufgabe des Übersetzers*, pour reprendre le titre que Walter Benjamin donna à son très célèbre essai rédigé en 1921 ? Du traducteur on a souvent dit qu'il était un « passeur de mots ». Cette définition me semble minimale et superficielle. Je lui préfère celle de « passeur esthétique de culture ». En effet, et on l'ignore souvent, le traducteur n'a pas à se mesurer à son seul auteur, car le défi qui lui est lancé est triple ; il aura maille à partir avec, *primo* : une langue étrangère, *secundo* : la culture véhiculée par cette langue, et *tertio* : le traitement esthétique des deux par un individu. Or, sa tâche consiste précisément à escamoter la langue de départ, tout en restituant la culture de l'original et en respectant le traitement esthétique par une personnalité donnée. Quel écorchement vif, quel tour de passe-passe !

Je ne puis m'attarder ici sur le poids énorme que prend la dimension culturelle dans le processus traductif. Rappelons simplement deux choses : nous n'en sommes plus au temps où traduire un texte étranger revenait à l'accommoder aux mœurs, aux coutumes et aux goûts de la culture d'arrivée, en tronquant ici, en édulcorant là. L'étranger, on l'accueillera désormais tel qu'il est, et sans le maquiller ou le mutiler. Concrètement parlant : le respecter équivaldra aussi à transposer ses approches spécifiques des grandes catégories du temps et de l'espace, de la vie et de la mort... alors que souvent l'hôte n'a pas les outils pour ce faire ! Exemple : le traitement linguistique du temps par les Anglo-saxons est une merveille de nuances et de précision. Comment l'allemand, dont la conjugaison est comparativement beaucoup plus pauvre, s'en sortira-t-il pour être un « fidèle » interprète de cette sensibilité spécifique ? Ou encore, ainsi que le disait Nietzsche, l'allemand est la langue du *devenir*, le français celle de l'*être*. Dès lors, faire passer la langue d'un Hegel dans celle d'un Descartes, n'est-ce pas la quadrature du cercle ? On le voit, à sa limite extrême, la transposition littéraire peut devenir un problème philosophique.

Sans oublier l'antiquissime question du rapport entre langue et pensée : laquelle a déterminé l'autre ? Une image concrète sera sans doute plus parlante : que donnerait la reproduction d'une madone de marbre dans le bois ? La veine même du bois ne constitue-t-elle pas un obstacle insurmontable à la reproduction fidèle de telle courbe ou de tel angle, et le

ciseau pourtant bien intentionné n'est-il pas amené à trahir le modèle, forcé qu'il est d'obéir à la substance du matériau nouveau ? La langue elle aussi a ses « veines » profondes qui résistent au couteau, en l'occurrence à la plume du traducteur : c'est un réseau complexe qui canalise l'expression et même la pensée. Parler allemand en français, ou penser suédois en espagnol... quelle jonglerie !

Peut-on conclure de tout cela que le traducteur est un créateur ? Une première question s'impose : quelle différence faire entre l'écriture et la « réécriture » ? Il me semble que les deux démarches sont diamétralement opposées. L'auteur écrit d'abord dans l'introspection, toute sa création passe par le prisme de son être particulier. Souvent, ce sont ses propres malaises ou conflits qu'il règle dans sa composition cathartique. Aussi soucieux d'universalité qu'il soit, sa démarche n'en demeure pas moins indissociable des paramètres de son ego, car c'est à partir de lui et de ses expériences qu'il accèdera à l'universel.

Le travail du traducteur est aussi, au premier degré, un travail d'écriture ; en ce sens c'est un *écrivain* au même titre que l'auteur, et ses problèmes sont les mêmes : trouver le mot juste, le ton juste, balancer le rythme d'une phrase, trouver le moyen de provoquer tel ou tel effet par tel ou tel expédient linguistique. Mais il n'est pas tourné vers soi. Sensible à une voix extérieure, la voix du texte étranger, il ne songe qu'à une chose : prêter la sienne propre pour transmettre le message. Or, pour chanter juste, dans un autre ton, il doit avoir un talent bien particulier : avoir intégré son auteur et son texte, au point de les sentir « empathiquement » de l'intérieur, car c'est seulement à partir de ce point central d'identification, qu'il pourra restituer avec bonheur l'œuvre originale. Sa procédure est comparable à celle du contrefacteur en peinture : pour faire un faux Rembrandt, ce qui est tout un art, il faut d'abord avoir intégré non pas des détails épars, que l'on met ensemble, mais une syntonie propre à Rembrandt, syntonie à partir de laquelle les détails resurgiront presque spontanément sous la main de l'imitateur-recréateur.

En conclusion, le processus créatif mis en branle chez le traducteur est sans doute d'une autre nature que celui de l'auteur ; pourtant les similitudes sont plus nombreuses qu'il n'y paraît de prime abord. La grande différence c'est que le traducteur ne modèle pas une forme à partir du magma de son for intérieur, mais qu'il produit une forme inspirée d'une autre forme qui existe déjà. Sa créativité sera donc spécifique : c'est à partir de la pléthore de sa langue maternelle qu'il reconstituera le modèle, grâce à l'inventivité,

la précision logique, la précision artistique, musicale et rythmique. Chez l'auteur, la naissance de la forme résulte d'une sorte d'élagage, ou de balayage de scories qui conduit au concept, à l'image et au texte purs. Chez le traducteur, l'écriture est un processus de métamorphose, mais qui passe par les mêmes phases de travail : l'*inspiration* (la compréhension lumineuse et stimulante du texte, le besoin de le reproduire), l'*incubation* (les tourments de l'élaboration, la venue progressive des solutions) et la mise au jour ou *mise en forme* (l'écriture proprement dite).

Nous avons qualifié le labeur du traducteur de « quadrature du cercle, jonglerie, tour de passe-passe » ; quelle inventivité ne faut-il pas, en effet, pour transmettre, malgré tout, ce qui est par essence intransmissible ? Ce disant, je ne me réfère pas seulement à ces fameux jeux de mots desquels les « trouvailles » du traducteur talentueux finiront toujours par avoir raison. Je songe plutôt à la douloureuse gymnastique et aux impossibles contorsions auxquelles il doit se livrer pour *tout restituer*, sans que cela « sente la traduction », et aussi pour sensibiliser le lecteur à des optiques jusque-là impensables.

Pourtant, ce qui fait de la transposition littéraire le jumeau de l'écriture au premier chef, c'est ceci : étant donné que la langue d'arrivée, nous l'avons dit, ne dispose pas toujours des instruments nécessaires à la reconstitution, le traducteur est amené à en fouiller les entrailles pour y découvrir des germes enfouis, qu'il cultivera et développera dans le sens de l'étranger, et donc de l'universel. La traduction ouverte à l'Autre remue le matériau d'accueil, mais pas seulement lui, car elle doit aussi bouleverser des concepts. Le traducteur de bon aloi fera fructifier sa propre langue, l'ouvrira, la fera éclater, la violentera sans la violer, pour qu'elle puisse accueillir « l'étrange étranger ». N'est-ce pas cela, surtout, qui apparente le traducteur littéraire au poète, et au créateur ?